

Brouillon d'un texte à paraître en traduction anglaise dans *Studies in Pragmatics*

**DE L'AVEU D'IGNORANCE A L'INDEFINI :
QUELS IMPACTS POUR UNE THEORIE DE LA GRAMMATICALISATION ?**

Marie-José Béguelin
Université de Neuchâtel
Projet FNS 100012-113726 « La structure interne des périodes »

Marie-Jose.Beguelin@unine.ch

***Abstract.** The present study deals with the syntactic status of strings of the type je ne sais qui, Dieu sait où, on ne sait comment, etc. In French, these strings sometimes constitute independent 'sentences' and sometimes mere indefinite ProNPs. I address the question whether such examples are cases of what since Antoine Meillet has been known as grammaticalization and, in order to avoid a purely terminological debate, I attempt to bring to light in a precise way the discursive conditions in which the observed recategorization takes place. I suggest that such cases are considered within the framework of a diachronic pragma-syntax.*

***Résumé.** La présente étude porte sur le statut syntaxique des suites du type je ne sais qui, Dieu sait où, on ne sait comment, etc., suites qui constituent en français tantôt des « phrases » indépendantes, tantôt de simples pro-SN indéfinis. Je pose le problème de savoir si de tels exemples relèvent de ce qu'il est convenu d'appeler, depuis Antoine Meillet, la grammaticalisation. Et, pour éviter d'en rester à un débat de pure terminologie, je tente de mettre au jour avec précision les conditions discursives dans lesquelles s'ancre la recatégorisation constatée, proposant d'aborder de tels cas dans le cadre d'une pragma-syntaxe diachronique.*

La présente étude est organisée en trois parties. En guise d'introduction (§ 1), je rappelle les principaux emplois qui ont été faits du terme de *grammaticalisation*, tout en signalant les grandes questions soulevées par le paradigme scientifique aujourd'hui connu sous ce nom. En second lieu (§ 2), j'aborde le propos central de cet article, qui porte sur le comportement de *je ne sais qui / quoi / où...* et de quelques séquences apparentées, incluant une forme finie du verbe *savoir* : *Dieu sait qui / où, va savoir qui / où, etc.* Ces suites seront désignées, ci-après, par l'abréviation SQ. En français comme dans d'autres langues, les séquences SQ témoignent d'un changement syntaxique et catégoriel remarquable¹ : au départ,

¹ Le phénomène en question est commun à plusieurs langues occidentales : cf. Haspelmath, 1997, et, pour

il s'agit de constructions verbales autonomes, organisées autour du V *savoir* ; à l'arrivée, il s'agit de constituants de bas rang, appartenant à la catégorie des ProSN et des déterminants indéfinis. Ce changement se traduit en français par une variation synchronique sur le long terme (cf. § 2.4.) ; il a aussi une contrepartie sémantique : l'« aveu d'ignorance » se résout en expression de l'indéfini. Mon objectif sera ici de mettre au jour, de manière aussi précise que possible, les *conditions syntaxiques et pragmatiques* qui rendent possible un tel phénomène². À la lumière de l'étude de SQ, qui sera menée à partir d'emplois attestés, je reviendrai brièvement, pour conclure (§ 3), à la problématique de la grammaticalisation et plus généralement du changement linguistique. J'appellerai de mes vœux une théorie générale du changement, chargée de *modéliser les facteurs contextuels* qui rendent ce changement possible. Afin de rendre compte de la coalescence des séquences SQ, c'est en particulier une *pragma-syntaxe diachronique* dont il convient de poser les fondements.

1. La grammaticalisation : définitions, grands enjeux

1.1. Le terme de grammaticalisation désigne, de manière générale, un processus « selon lequel un terme ou un syntagme acquiert un statut grammatical, entre dans un système d'oppositions grammaticales » (*Trésor de la langue française informatisé*). Le terme est né sous la plume du diachronicien Antoine Meillet, dans un article paru en 1912 sous le titre « L'évolution des formes grammaticales ». Meillet y observe que le seul procédé, avec l'innovation analogique, par lequel « se constituent des formes grammaticales nouvelles » est « le passage d'un mot autonome au rôle d'élément grammatical » (Meillet, 1912 = 1975 : 131³). En d'autres termes :

- (1) *Tandis que l'analogie peut renouveler le détail des formes, mais laisse le plus souvent intact le plan d'ensemble du système existant, la*

le cas du russe, Inkova à par. Cf. par exemple ce passage traduit de Tchekov, *Les trois sœurs* : « vous êtes comme un gamin, toujours à dire *le diable sait quoi !* » Je remercie, pour leur relecture attentive, leurs suggestions d'amélioration ou de clarification, Alain Berrendonner, Claire Blanche-Benveniste, Virginie Conti, Corinne Rossari et Gilles Corminboeuf.

² Cf. le cas de *n'importe qui / où / quel* etc., que j'ai traité ailleurs en détail (Béguelin, 2002). Dans la même lignée d'études, nous avons proposé ailleurs un scénario pour expliquer l'émergence de certaines hypothétiques inversées (Béguelin & Corminboeuf, 2005), ainsi que du quantifieur *en veux-tu en voilà* (Béguelin, à par.)

³ L'article de Meillet s'adressait « au public large mais curieux de science » de la revue *Scientia* ainsi qu'il est indiqué dans l'Avertissement du recueil paru en 1912 sous le titre *Linguistique historique et linguistique générale*. Le caractère vulgarisateur du propos transparait dans le paragraphe introductif de l'article : « Les procédés par lesquels se constituent les formes grammaticales sont au nombre de deux ; tous les deux sont connus, **même des personnes qui n'ont jamais étudié la linguistique**, et **chacun** a eu occasion, sinon d'y arrêter son esprit, du moins de les observer en passant. » (Meillet, 1975 = 1912 : 130 ; les mises en évidence sont de moi, comme d'ailleurs celles qui affecteront les exemples commentés dans cette étude.)

« *grammaticalisation* » de certains mots crée des formes neuves, introduit des catégories qui n'avaient pas d'expression linguistique, transforme l'ensemble du système. (Meillet, 1812 = 1975 : 133)

Dans cette définition *princeps*, le terme de grammaticalisation est introduit, avec des guillemets, pour désigner les effets de certains changements linguistiques étrangers à l'analogie, mais résultant comme elle « de l'usage qui est fait de la langue » (*ibid.*) À partir de termes autonomes, relevant des catégories majeures censées constituer le lexique, les changements en question viennent historiquement enrichir (ou renouveler) les catégories dites « grammaticales », hautement contraintes et morpho-syntaxiquement liées. Le premier exemple fourni par Meillet est celui du verbe *être* et du processus d'auxiliation : outre son sens plein ou sa « valeur propre » (« *je suis celui qui suis*»), le verbe *être* en français a également une valeur de copule (« *je suis malade* ») où, selon Meillet, il n'est « presque plus qu'un élément grammatical » ; enfin dans « ce qu'on appelle improprement l'auxiliaire, il n'est qu'une partie d'une forme grammaticale complexe exprimant le passé » (« *je suis parti* ») (Meillet, *ibid.*)

1.2. Pendant le dernier quart du 20^e siècle, les travaux de Givón, Lehmann, Hopper & Traugott et bien d'autres, ont repris et approfondi la problématique de l'évolution des formes linguistiques. Et, à la faveur de ce regain d'intérêt, le terme de grammaticalisation est devenu la bannière d'un paradigme théorique beaucoup plus ambitieux⁴.

1.2.1. Ce paradigme repose sur une série d'hypothèses que l'on peut synthétiser comme suit :

- (i) La grammaticalisation, dans les diverses langues, parcourt des étapes obligées, représentables sous la forme d'« échelles » de grammaticalisation allant d'un pôle « plein » à un pôle « vide », l'idée de base étant que le « lexical » devient « grammatical », et que le « moins grammatical » devient « plus grammatical » ; de même, au plan sémantique, le « sémantiquement plein » subit un « blanchiment », une « javellisation », le concret tend vers l'abstrait, etc.
- (ii) La grammaticalisation est un processus « unidirectionnel », autrement dit parcourant des étapes prédéfinies, sans retour possible à un état antérieur.
- (iii) La grammaticalisation est un phénomène « graduel » ou progressif.
- (iv) Il y a une généralité typologique des processus de grammaticalisation.
- (v) La grammaticalisation est dominante : elle est plus fréquente, plus prototypique que toute autre forme de changement linguistique.

⁴ Cf. à date récente, la synthèse de Marchello-Nizia, 2006.

Le statut soit d'axiomes, soit d'hypothèses des assertions (i)-(v) n'est pas entièrement clair : en effet, toutes ont été discutées, voire plus ou moins fondamentalement remises en cause, que ce soit au sein même ou à l'extérieur du paradigme théorique intitulé grammaticalisation. D'autre part, sous la plume de ses promoteurs contemporains, la grammaticalisation entretient des relations complexes, tantôt d'identification, tantôt de différenciation, avec d'autres facteurs reconnus depuis longtemps de changement linguistique : les changements phonétiques, les changements sémantiques à base métaphorique ou métonymique, les extensions analogiques, les réanalyses, les recatégorisations syntaxiques, les renouvellements formels ou fonctionnels, les lexicalisations⁵...

1.2.2. Le phénomène de grammaticalisation a reçu une représentation privilégiée sous forme d'*échelles* ou de *parcours* (*cline, path, pathway, grammaticalization chain...* Heine 2003 : 589), parcours qui concernent tant la forme que le sens ou les catégories, comme on peut le voir dans les quelques illustrations réunies sous (2) :

(2) « échelles » de grammaticalisation

(a) Tab. 70.3. Grammatikalisierungskala (Lehmann *in* Jacobs & al. 1256):

Ebene	Diskurs	Syntax	Morphologie	Morphophonemik	
Technik	isolierend>	analytisch>	synthetisch-agglutinativ>	synthetisch-flektierend >	Null
Phase	Syntaktisierung		Morphologie-sierung	Demorphologisierung	Verlust
Prozess	Grammatikalisierung				

(b) Discourse > Syntax > Morphology > Morphophonemics > Zero (Givón 1979 : 209)

(c) juxtaposition > syntactisation> morphologisation> fusion> chute (Melis & Desmet, 1998 : 18, d'après Lehmann et Hopper & Traugott)

(d) « fuller, freer, more complex structures to shorter, more bondend, simpler ones (e.g., lexeme > affix) » (Traugott, 2003: 629)

⁵ Les emprunts recevant un traitement à part.

(e) PERSON > OBJECT > ACTIVITY > SPACE > TIME > QUALITY
(Heine 2003 : 586)

Telle que j'ai pu l'appréhender à travers mes lectures, la théorie moderne de la grammaticalisation se manifeste en gros sous deux formes. La première, que l'on peut qualifier de modérée, s'exprime notamment dans les travaux de Hopper et de Traugott. Ces auteurs reconnaissent l'existence de contre-exemples à l'« unidirectionnalité » symbolisée par les échelles ; ils admettent aussi la réanalyse comme un facteur de grammaticalisation. La seconde, plus radicale, a été illustrée il y a quelques années par Haspelmath (dans la foulée de Heine *et al.* 1991). Dans son article de 1998, Haspelmath rejette hors du champ de la grammaticalisation la réanalyse, sous prétexte que celle-ci est brutale et non « graduelle »⁶ ; la grammaticalisation, quant à elle, procéderait de manière exclusivement graduelle, sans recours à la réanalyse. Même redéfinie de manière aussi restrictive, la grammaticalisation demeure, pour Haspelmath, le prototype du changement linguistique en général.

1.2.3. Le paradigme de la grammaticalisation a eu le mérite de remettre à l'honneur les faits diachroniques, quelque peu négligés par les courants dominants de la linguistique du 20^e siècle ; un grand nombre de changements ont ainsi été documentés dans un nombre important de langues⁷. Toutefois, les débats d'étiquettes ont tendu à prendre le pas sur le souci d'explicitier les mécanismes proprement dits du changement : tel ou tel phénomène relève-t-il de la *grammaticalisation*, de la *dégrammaticalisation*, de la *lexicalisation*, de la *pragmaticalisation*, de la *réanalyse*, est-il « directionnel » ou « contre-directionnel » ? La « contre-directionnalité », quant à elle, s'identifie-t-elle oui ou non à la « lexicalisation » ? Quels sont les rapports de compatibilité, de similitude, d'opposition, etc. qu'entretiennent entre elles ces diverses notions, qu'est-ce qui est véritablement définitoire dans la grammaticalisation⁸ ? Le danger existe de verser dans des discussions à caractère scolastique, perdant de vue les véritables enjeux de l'étude diachronique. La mission de celle-ci est en effet, d'abord et avant tout, d'envisager les changements avec généralité, sans

⁶ Plusieurs cas de réanalyse seront examinés plus bas au § 2.3. Notons qu'il n'est pas toujours facile de savoir ce que recouvre au juste le concept de gradualité sous la plume de ceux qui l'invoquent : le terme semble s'appliquer tantôt aux degrés ou étapes des échelles de grammaticalisation, cf. ex. (2) *supra*, tantôt au mode d'extension d'une variante nouvelle dans une communauté linguistique donnée, tantôt à l'investissement, par ladite variante, de nouveaux contextes distributionnels (cf. Lichtenberk, 1992), quand ce n'est, dans une optique de type « grammaire floue », au degré d'appartenance d'une unité linguistique à une catégorie...

⁷ Les acquis de la linguistique historique et comparative, des études indo-européennes, des études sur les langues à longue tradition écrite, sont candidats à être reversés dans le paradigme en question, qui a donné lieu ces dernières décennies à une impressionnante quantité de publications.

⁸ Voir les synthèses épistémologiques fournies par Prévost, 2003 et à par.

conférer de privilège à l'un ou l'autre d'entre eux ; elle est d'autre part de *modéliser les conditions du changement*, et plus particulièrement de mettre en lumière *les comportements langagiers* qui sont de nature à induire, dans une synchronie donnée, un changement linguistique donné.

1.2.4. De sévères critiques ont été adressées à la théorie de la grammaticalisation, notamment par Newmeyer (2001), dans un article au titre programmatique : « Deconstructing grammaticalization »⁹. Parmi les objections de fond encourues par le paradigme de la grammaticalisation, je retiendrai les suivantes, reformulées à ma manière et sans prétention à l'exhaustivité :

- (i) Il y a beaucoup d'exemples de changements qui contredisent l'unidirectionnalité. Dès lors, le concept de grammaticalisation est soit contradictoire, soit *ad hoc*, parce que défini de manière circulaire.
- (ii) L'unidirectionnalité n'est qu'un constat trivial, elle est inhérente à la notion même de processus.
- (iii) La théorie de la grammaticalisation est portée à décrire des changements linguistiques isolés, en les extrayant de leur contexte.
- (iv) Les empan temporels sur lesquels travaille cette théorie sont cognitivement inaccessibles aux locuteurs, alors même que ces locuteurs sont censés être les acteurs des changements constatés.

Ajoutons que dès sa première apparition dans l'article de Meillet, la notion de grammaticalisation s'appuie sur une opposition entre *lexique* et *grammaire*, « mots principaux » et « mots accessoires », « sens concret » et « sens abstrait ». Même si beaucoup d'auteurs contemporains admettent que de telles oppositions ne sont pas tranchées, que la frontière entre termes opposés est à chaque fois difficile, sinon impossible à tracer¹⁰, ces dichotomies traditionnelles restent en usage et servent de fondement à la notion de grammaticalisation. Le problème est pourtant de savoir si elles sont scientifiquement opératoires, ce qui semble douteux dès que l'on s'écarte des catégories majeures pour traiter, par exemple, des adverbes, des prépositions, des marqueurs de hiérarchie... Le statut de ces catégories peu homogènes, de même que celui des affixes dérivationnels, se laisse difficilement saisir à travers une opposition rudimentaire comme celle entre lexique et grammaire : même réaménagée en échelle, celle-ci n'est probablement pas un instrument adéquat pour caractériser, de manière stable et incontestable, les divers types de changements linguistiques ; encore et surtout, elle n'est pas en elle-même de nature à expliquer la genèse de ces changements. Le problème de fond auquel se heurte la théorie de la grammaticalisation, comme l'ont bien montré Melis & Desmet (1998 : 20 sqq.), touche à la définition même du domaine grammatical et à l'universalité présumée des

⁹ Cf. aussi Campbell, 2001.

¹⁰ Sur l'opposition lexique-grammaire, cf. Melis & Desmet, 1998 ; Lightfoot, 2005, notamment p. 588.

catégories : celles-ci sont souvent supposées exister « en soi et pour soi », indépendamment du statut qui est le leur au sein de chaque langue particulière, et indépendamment des commutations paradigmatiques qui sont censées les fonder (cf., dans le même sens, Blanche-Benveniste & Willems, à par.)

1.3. Quoi qu'il en soit sur ce point, il convient d'évoquer un troisième sens dont a été doté le terme de grammaticalisation. Dans la théorie « Emergence of Grammar » développée par Hopper, 1987, *grammaticalisation* vient en effet supplanter *grammaire*. Dans l'optique de Hopper, la grammaire n'existe pas en tant que telle, elle est toujours en devenir, constamment renégociée dans et par la parole ; ce qu'on appelle usuellement la grammaire n'est en fait constitué que de sédimentations partielles et provisoires, qui se confondent avec les stratégies de construction du discours. Dès lors, il n'y a plus à proprement parler de *grammaire*, mais seulement de la *grammaticalisation*... Dans les limites de cet article, je n'insisterai pas davantage sur cette troisième acception¹¹. Elle nous servira cependant à mesurer le chemin parcouru depuis Meillet ; née d'une réflexion d'extension limitée, à vocation vulgarisatrice, sur les effets d'ensemble de certains changements linguistiques, la notion de grammaticalisation s'est en effet muée en théories à vocation généralisante : l'une d'essence diachronique, ou plutôt macro-diachronique (§ 1.2. ci-dessus), l'autre ambitionnant de rendre compte, en synchronie même, du fonctionnement linguistique (§ 1.3.). Tout ceci mériterait, à la vérité, de bien plus amples développements : mais il est temps de passer à l'étude des séquences SQ, à laquelle la présente mise au point épistémologique n'avait d'autre but que de fournir un premier cadre.

2. « Énonciations greffées » et changement linguistique

2.1. Mise en évidence du phénomène

Le destin syntaxique des séquences SQ du français, à laquelle sera consacrée le § 2, peut être considéré comme un type parmi d'autres de grammaticalisation par coalescence (cf., toutefois, § 3.2.). Il relève d'un phénomène que la grammaire traditionnelle aborde en termes d'intégration de « sous-phrases incidentes »¹² ou d'*hypotaxe asyndétique* (Arrivé *et al.*, 1986) ; plus récemment, en syntaxe du français parlé, Deulofeu a traité de cas similaires sous le nom de « couplages » de constructions verbales (1989), alors que Lehmann (1989) les envisage sous le label plus général des « réductions ». Choi-Jonin & Delais-

¹¹ Sur laquelle s'interroge Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 90-91.

¹² « Certaines sous-phrases incidentes perdent leur caractère et s'intègrent à la phrase » (Goosse-Grevisse, § 373). Cette formulation implique toutefois, de manière gênante, que les dites « incidentes » sont dominées par un nœud phrastique, hypothèse que l'on n'est pas forcé de partager. Cf. n. 13.

Roussarie, 2006, parlent quant à elles d'association de propositions sans marque segmentale ». Exemple :

- (3) (a) je me rappelle quand elle sortait des moutons des fois **ils mangeaient c'était minuit** (oral < Deulofeu, 1989 : 111)
(b) **il est reparti ça fait un quart d'heure** (oral)

Envisagées hors intonation, les séquences mises en évidence dans (4a-b) sont, en théorie, susceptibles de deux analyses :

Dans la *première analyse*, chacune de ces séquences constitue une suite de deux constructions verbales C_1 et C_2 (*micro-syntactic units* : *MU*) ; ces constructions verbales ou *clauses* sont mises en énonciation indépendamment l'une de l'autre, et accomplissent deux actes de langage autonomes et consécutifs¹³ :

- (4) Analyse 1 : E_1 (*ils mangeaient* \emptyset) $_{C_1}$ E_2 (*c'était minuit*) $_{C_2}$
 E_1 (*il est reparti* \emptyset) $_{C_1}$ E_2 (*ça fait un quart d'heure*) $_{C_2}$

Dans la *seconde analyse*, les deux noyaux verbaux ne réalisent qu'une seule énonciation, réalisée via une clause unique :

- (4') Analyse 2 : E ([*ils mangeaient* [*c'était minuit*] $_{cv}$]) $_C$
 E ([*il est reparti* [*ça fait un quart d'heure*] $_{cv}$]) $_C$

Dans (4'), le matériau de C_2 n'est plus qu'un constituant ; il est capté par la rection du verbe de C_1 (*manger, repartir*), dont il assume le rôle de complément porteur du focus informationnel. La coalescence (4') peut être expliquée à partir des *relations macro-syntaxiques* qu'entretiennent entre elles les énonciations adjacentes dans (4) :

¹³ Je me permets de renvoyer aux travaux de Berrendonner, 2002, 2003a et b, Béguelin, 2002, Groupe de Fribourg, à par., pour une présentation détaillée du modèle d'analyse illustré ici, modèle fondé sur l'opposition entre *micro-syntaxe* et *macro-syntaxe* (ou *pragma-syntaxe*). Pour les besoins de la démonstration qui suit, il suffira de préciser que les relations micro-syntaxiques s'identifient aux relations d'implication uni- ou bilatérales qui caractérisent le domaine de la morpho-syntaxe (Hjelmslev, 1968) ; les relations macro-syntaxiques, s'établissent quant à elles entre des énonciations indépendantes, au rang de l'enchaînement des actions communicatives ; elles sont de nature praxéologique. Les limites entre micro- et macro-syntaxe ne coïncident pas (du moins pas forcément) avec les limites de ce qu'il est traditionnellement convenu d'appeler la « phrase », ou encore de la phrase graphique (Berrendonner & Béguelin, 1989). Voir aussi, sur les couplages de constructions verbales, Béguelin, Avanzi & Corminboeuf, éds, à par.

(i) E₂ est, par rapport à E₁, dans un rapport de *continuation*. Sa fonction pragmatique est de spécifier *a posteriori* un ancrage temporel non précisé dans C₁, mais impliqué par le procès évoqué dans C₁¹⁴.

(ii) E₁, par rapport à E₂, est relativement *peu informative*. Plus le degré de pertinence¹⁵ de E₁ semblera faible en contexte, et plus l'interprète sera porté à recevoir l'ensemble C₁-C₂ comme une clause unique, donnant lieu à une énonciation unique. Cela implique le recyclage du matériau de C₂ en tant que complément régi focalisé du verbe de C₁ (*manger, repartir*).

Au plan paradigmatique, la réanalyse a pour effet d'instaurer une équivalence entre le matériau de C₂ et les constituants SP « ordinaires », attendus en position de circonstant régi : *c'était minuit* commute ainsi avec *à minuit* ; *ça fait un quart d'heure* avec *depuis un quart d'heure, il y a un quart d'heure*, etc. La séquence *Il y a* + expression d'un laps de temps est d'ailleurs, on le sait, le résultat d'une réinterprétation du même type :

- (5) (a) Il est parti **il y a deux minutes**. (Riegel *et al.* 447)
(b) C'est **il y a dix ans** que l'événement s'est produit pour la première fois. (Cf. Goosse-Grevisse §§ 373 et 1015)

La possibilité du clivage en *c'est... que* (5b), inexistante pour (3a-b), témoigne toutefois dans ce cas d'un changement plus avancé : [*il y a* SN_{tps}] fonctionne globalement comme un SP circonstant et certaines grammaires vont jusqu'à accueillir *il y a* parmi les prépositions du français.

2.2. Le cas de *je ne sais / on ne sait / Dieu sait qui/où...* (= SQ)

Le cas de SQ relève, comme (3) et (5), d'une coalescence de constructions ; il est documenté subtilement, mais non expliqué, par le § 373 du *Bon Usage* de Goosse-Grevisse. En synchronie large, et sous bénéfice d'inventaire, les emplois attestés de SQ sont les suivants¹⁶.

2.2.1. SQ constitue une énonciation E autonome

¹⁴ Cf. la notion d'*épexégèse* chez Bally, 1944 : 173 n. Dans le cadre du modèle pragma-syntaxique développé par le Groupe de Fribourg (cf. n. 11), nous considérerons qu'il s'agit d'un sous-type de la routine *action + continuation* (Berrendonner, 2003a).

¹⁵ Au sens de Sperber & Wilson, 1989.

¹⁶ Une partie importante des exemples commentés ici proviennent d'une recherche systématique appliquée à la banque de données FRANTEXT (septembre 2006). L'investigation méritera, bien évidemment, d'être étendue en direction du moyen et de l'ancien français, et aussi du latin (*nescio quis*, etc.)

Les extraits réunis sous (6) contiennent un V *savoir* de plein exercice, V « principal » qui construit une interrogative indirecte :

- (6) (a) *L'Amour y combat la Fierté, Je ne sçay qui des deux l'emporte ;* (Quinault, 1685)
(b) *Je ne sçay qui se peut vanter d'entendre cela parfaitement ;* (Bossuet, 1704)
(c) *Au fond je ne sais qui me retient de leur appliquer vingt soufflets pour leur apprendre à avoir compté sur ma maison comme ils l'ont fait en certaine circonstance.* (Sand, 1825)
(d) *On ne sait qui vit ni qui meurt.* (Énoncé gnomique attesté chez Sand, Balzac, Chateaubriand, Genevoix...)
(e) *On ne sait qui est le décoré, qui est le membre, qui est le giflable.* (Bloy, 1887)
(f) *Dieu sait où s'arrêtera sa furie.* (Constant, 1816)

L'emploi est identique dans les exemples (7), à ceci près que l'interrogative indirecte est elliptique :

- (7) (a) <...> *une vieille femme qui portait le deuil, je ne sais de qui, nous reçut et nous introduisit dans un vaste appartement.* (Janin, 1829)
(b) *l'amour s'en est allé, Dieu sait où ;* (Gautier, 1833)
(c) *En un clin d'œil la nouvelle se répandit, on ne sait comment, on ne sait par qui.* (Maupassant, 1881)

Dans ces exemples, le matériau manquant de l'interrogative est récupérable dans le contexte proche : *l'amour s'en est allé, Dieu sait où <il s'en est allé>*, etc. ; le complément prépositionnel qui suit le verbe *savoir* est sélectionné, à chaque fois, par le verbe ellipsé. SQ alimente ici des énonciations à caractère parenthétique, autonomes, graphiquement détachées. Dans (6) comme dans (7), l'aveu d'ignorance fait clairement l'objet du dire. Et comme l'observe, à propos d'emplois comparables en russe, Inkova, à par., *on ne sait Q* aussi bien que *Dieu sait Q* permettent d'inférer l'ignorance de l'énonciateur lui-même : l'effet pragmatique de ces deux variantes de SQ finit par rejoindre celui produit par la variante à la première personne.

2.2.2. Indices d'une greffe

D'autres occurrences de SQ présentent des symptômes plus ou moins voyants de l'instauration d'un « ligament implicite¹⁷ » entre SQ et le noyau verbal qui le

¹⁷ Pour reprendre les termes de Bally, 1944.

précède, du type décrit plus haut sous (4) et (4'). Ces indices d'une coalescence sont d'ordre à la fois prosodique et sémantique.

2.2.2.1. Indices graphiques et prosodiques

Ainsi, dans (8), les marques de segmentation observables dans (7) font défaut ; en parole lue, la prosodie sera de préférence liée¹⁸ :

- (8) (a) *J'entends **je ne sçay qui***. (Larivey, 1579)
(b) *on a massacré sur les boulevards et ailleurs, fusillé **on ne sait où on ne sait qui**, <...>* (Hugo, 1852)
(c) *Les filles maigres aux grands yeux attendaient **Dieu sait quoi Dieu sait qui** derrière leurs vitres*. (Fallet, 1936)
(d) *Je les remplace ces sourires et ces soupirs par ce papier banal et vague que je vous remettrai **je ne sais quand et dieu sait où***. (Mallarmé, 1871)
(e) *il avait perdu **je ne sais à quoi** tout son argent* (Proust, 1922)
(f) *Nous voilà donc en présence d'un fait observé **on ne sait par qui ni comment**, et noté **on ne sait quand ni comment***. (Langlois & Seignobios, 1898)
(g) *venir, sortir, surgir, jaillir **on ne sait d'où*** (attestations très fréquentes à partir de la fin du 18^e siècle)

La suite SQ est tendanciellement interprétée ici non comme une énonciation indépendante, mais comme un complément focalisé du verbe précédant SQ ; la syntaxe interne de SQ n'en demeure pas moins conforme à celle de l'emploi en énonciation indépendante ; notamment, quand il y a lieu, la place de la préposition (8e-g : comparer (9) *infra*).

2.2.2.2. Indices sémantiques

Dans les exemples (8), notamment (a-d) et (g), SQ se prête à une commutation avec des SN ou des Pro-SN indéfinis : *dieu sait où, on ne sait où* \cong *quelque part, en quelque endroit*; *on ne sait d'où* \cong *de quelque part*; *on ne sait qui* \cong *quelqu'un, des gens*; *je ne sais quand* \cong *un jour*, etc. L'aveu d'ignorance fait place à la mention d'un référent indéterminé, dont l'existence est admise mais que le locuteur n'est pas en mesure d'identifier (ce qui correspond au fonctionnement d'un indéfini spécifique). Je me limiterai ici à deux remarques. (i) La commutation avec un indéfini serait impossible dans les emplois « libres »

¹⁸ L'absence de ponctuation n'interdit bien évidemment pas de réaliser de tels exemples en détachant SQ. Mais l'introduction d'une telle démarcation serait parfois peu naturelle : ainsi dans (b), où l'on s'attend à ce que la réaction du verbe *fusiller* soit saturée comme l'a été, au préalable, celle de *massacrer*.

de SQ figurant sous (6) *supra*, à moins d'en dénaturer profondément la visée sémantique. (ii) Dans (8), la charge expressive et argumentative de SQ reste bien distincte de celle des indéfinis du type *quelqu'un / n'importe qui ; quelque part / n'importe où* etc. avec lesquels il commute¹⁹ ; ainsi le potentiel hyperbolique de SQ s'exprime-t-il à travers de fréquents redoublements souvent asyndétiques : *je ne sais qui je ne sais où*, etc., cf. (8b, c, f) ; dans le cas de SQ comme dans celui de *n'importe Q*, une inférence péjorative peut ou non, en fonction du contexte, affecter le référent désigné (comparer de ce point de vue (f), où cet effet est sensible, à (b), où il n'apparaît pas)²⁰.

2.2.3. Preuve d'une réanalyse micro-

Anciennement déjà, du moins dans le cas de *je ne sais Q* utilisé à la première personne²¹, on rencontre des cas où SQ se trouve enchâssé en position de SN dans un SP, avec comme seule fonction possible celle d'un ProSN indéfini. Voici quelques exemples de cet emploi de type indubitablement micro-syntaxique :

- (9) (a) *et moy infortunée damoiselle je suis donnée à je ne sçay qui !* (Jeanne Flore, 1537)
 (b) *et de plus, j'ai ouï dire à je ne sais qui, c'est peut-être à moi, qu'on n'est pas méchant quand on est si gai.* (Barthélémy, 1788)
 (c) [...] *qui est sans bien, sans aveu, qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, qui vit je ne sais comment.* (Diderot, 1758)
 (d) *Liège n'a plus l'énorme cathédrale des princes-évêques bâtie par l'évêque Notger en l'an 1000, et démolie en 1795 par on ne sait qui ;* (Hugo, 1842)
 (e) *Isabelle alors, à quoi ça sert-il que j'aie passé mon temps à vous mettre en garde contre toutes ces slaves, qui arrivent de Dieu sait où et qui vivent de Dieu sait quoi ?* (Bourdet, 1931)
 (f) *Elle tenait un flacon de Dieu sait quoi à la main, [...]* (Simenon, 1958)

¹⁹ Toutefois, l'évolution de SQ semble avoir franchi un pas de plus dans certains dialectes du nord de la France : cf. liégeois *ine sakwè* « quelque chose », *ine sakî* « quelqu'un » (< *je ne sais quoi, je ne sais qui*) : Goosse-Grevisse, *loc. cit.*

²⁰ Dans cet article centré sur les conditions syntaxiques et pragmatiques du changement, je ne m'attarderai pas davantage sur le problème de la place de SQ dans le paradigme des indéfinis du français.

²¹ Dans le cadre d'une étude plus fouillée que celle-ci, il conviendrait d'étudier de manière contrastive les attestations de *je ne sais Q*, *on ne sait Q*, *Dieu sait Q*, en les sériant de surcroît d'après le type de l'interrogatif (*qui, que, quoi, quand, où, comment, pourquoi, ...*)

Dans ces exemples, la préposition ne précède pas l'interrogatif comme dans (8^e-g) : elle est rapprochée de son terme régissant (*donner à, venir de, flacon de, etc.*) et a elle-même pour régime SQ : comparer le type (8) *donner je ne sais à qui* au type (9) *donner à je ne sais qui*. Corollairement, la forme *sais, sait*, a perdu ici le statut de V recteur qui était le sien dans (6) et (7), avec pour corollaire une forte tendance au figement (notamment du point de vue de la modalité, du temps, de la personne : cf. Blanche-Benveniste, 2001). Le déplacement de la préposition, pour remarquable qu'il est, ne représente pas en soi une explication du changement intervenu : il en est la conséquence et non la cause. La coexistence, dans une même position syntaxique, d'attestations du type *prép SQ* et du type *S prép Q*²² engendrent un fait de variation synchronique que les extraits (10) viennent illustrer et confirmer tout à la fois :

- (10) (a) *Une voix venue on ne sait d'où, tombée d'on ne sait où* (Bernanos < Goosse-Grevisse, § 373)
 (b) *Un tohu bohu d'usagers entraînés de je ne sais d'où et je ne sais où par le tapis roulant* (Claudel < Goosse-Grevisse, § 373)

L'exemple (10a) exhibe successivement les deux variantes en concurrence (*S prép Q*, puis *prép SQ*), alors que (10b), sous l'effet d'un lapsus révélateur, répète la préposition dans une même occurrence de SQ : ces deux manifestations différentes d'un cumul de variantes sont typiques d'une situation de variation morpho-syntaxique (Berrendonner, 1986)²³.

2.3. Condition d'un changement : la métanalyse

Cette situation variationnelle ne saurait, on l'a dit, s'expliquer de manière *ad hoc* par un simple « saut » de la préposition. Il faut aller chercher ailleurs des contextes qui ont favorisé la réanalyse de SQ en ProSN indéfini et qui ont ouvert

²² Comparer, en position identique, (8e) et (9a), (8f) et (9c)...

²³ Il faut signaler également, bien sûr, les nombreux emplois de SQ en position de N, après un déterminant, qui concernent semble-t-il surtout la forme à la première personne :

(a) *il y eut un je ne sçay qui nommé Theophile, homme ridicule, bouffon, basteleur...* (Garasse, 1623)

(b) *un je ne sais quoi* (très fréquent en tout cas depuis le 16^e siècle)

Dans un usage aujourd'hui archaïque, *je ne sais quel* a fonctionné, pour sa part, après un déterminant indéfini (*un je ne sais quel X* au sens de *un certain X*) :

(c) *Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte* (Corneille < Goosse-Grevisse § 373)

Ces emplois, qui relèvent vraisemblablement d'une translation délocutive (cf. Benveniste, 1966 : 277-285), apparaissent indépendamment des coalescences analysées ici. Ils ne nous retiendront pas davantage.

la porte à la constitution des SP à SQ, de SQ, par SQ, etc. Pour décrire ces contextes, je recourrai au concept théorique de *métanalyse* introduit par Jespersen, 1976 (= 1922) : 168, avant d'être élaboré quelques décennies plus tard par Blinkenberg (1950). Considérant l'apparition, à côté de « Elle a l'air méchant²⁴ », de la séquence « Elle a l'air méchante », où l'accord avec le sujet *Elle* révèle que la suite *avoir l'air* a pris une fonction copulative, Blinkenberg écrit ce qui suit :

- (11) *Notons ceci qui est important pour bien comprendre la naissance du regroupement : les deux analyses coexistent au masc. sg. :*

Il a l'air méchant.

La métanalyse suppose en effet une même forme analysable de deux façons. C'est la phrase à double sens qui est le point de départ et le pivot du mouvement qui amène le regroupement, comme c'est la phrase à double forme qui en est le point d'arrivée. On n'explique aucune métanalyse sans s'appuyer sur des exemples équivoques, on ne prouve la métanalyse que par des exemples univoques. Beaucoup de discussions sur la valeur de documentation dans le domaine de la syntaxe historique gagneraient à ne pas oublier ce principe méthodique si simple. (Blinkenberg, 1950 : 43)

On ne saurait mieux dire, ni de façon plus concise. Bien des débats sur le changement linguistique et l'opérativité de la notion de réanalyse gagneraient, aujourd'hui encore, à s'inspirer des propos du linguiste danois.

2.3.1. SQ : Métanalyse [V₀P] / [ProSN] en contexte micro-

Pour en revenir au cas qui nous occupe, (12) représente ainsi un exemple univoque où *savoir* est V constructeur :

- (12) *Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. (Pascal, 1662)*

Cet énoncé est stratifié du point de vue informationnel ; il communique simultanément deux informations dont la première est présupposée et la seconde posée :

- (a) *quelqu'un m'a mis au monde* (présupposé)
(b) *je ne sais pas qui* (posé)

²⁴ Où *méchant* est accordé avec *air* dont il est l'épithète.

(13) est, à l'inverse, un exemple univoque où SQ ne peut être qu'un Pro-SN indéfini :

- (13) *Un soir, je ne sais qui fit une grimace, une autre sourit, une troisième dit un bon mot, et voilà le rire qui fait le tour de la classe, <...>* (Sand, 1855)

je ne sais qui fit une grimace \cong *quelqu'un fit une grimace*

Dans (13), *je ne sais qui* est interprété comme un sujet à l'instar de *une autre, une troisième* dans les clauses suivantes. L'ignorance du locuteur n'a pas de pertinence informationnelle ; par rapport à (12), seul subsiste en fait le présupposé, promu au statut de posé. Quant à l'exemple (14), il est métanalytique au sens de Jespersen et Blinkenberg, c'est-à-dire qu'il peut être interprété indifféremment selon deux structures grammaticales entièrement différentes, sans que le sens transmis en soit notablement affecté²⁵ :

- (14) *Un des convives saisit un brandon et y mit le feu. Une flamme jaillit. Elle serpentait de l'eau de vie au sucre et retournait. On ne sait qui commanda : « soufflez les chandelles : » ce fut fait.* (Pesquidoux, 1928)

Analyse 1 : [[on ne sait]_{Vo} [qui commanda...]_{que-P}]_C

- (a) *quelqu'un a commandé* (présupposé)
(b) *on ne sait pas qui* (posé)

Analyse 2 : [[on ne sait qui]_{SN} [commanda...]_{SV}]

quelqu'un, un quidam commanda
(sans stratification informationnelle)

²⁵ Cette relative équivalence sémantique et pragmatique entre les deux analyses grammaticales concurrentes a pour effet que la métanalyse, contrairement à d'autres ambiguïtés structurales, peut parfaitement demeurer inaperçue : elle n'engendre aucune conséquence gênante sur le déroulement de l'interaction verbale. Comme l'indique Blinkenberg, l'existence de formes telle que (9) ou (12), qui relèvent univoquement d'une réinterprétation de SQ en tant que ProSN, révèle l'existence d'une métanalyse « silencieuse » sur des exemples équivoques comme (14) (ou ci-après (15-17)). La *productivité* de la nouvelle analyse est la preuve indirecte, mais incontestable, que la métanalyse n'est pas une vision de linguiste : elle s'enracine forcément dans la compétence des locuteurs. Langacker, 1977 : 58, pointe le même phénomène que Jespersen et Blinkenberg sous le nom de *réanalyse* et passe souvent pour son découvreur.

Ce type de métanalyse micro-syntaxique n'étant pas très fréquemment attesté dans les corpus, il est cependant douteux qu'il puisse servir de déclencheur, à lui seul, au reclassement catégoriel de SQ.

2.3.2. Métanalyse *E* parenthétique / *ProSN* indéfini

Plus fréquents sont en revanche les exemples, en contexte macro-syntaxique, d'énumérations (ou de listes, dans la terminologie de Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987) au sein desquelles SQ peut être interprété selon deux grammaires :

- (15) (a) *Ma pauvre amie, accusez la poste, les commissionnaires, **je ne sais qui**, tout le monde, avant de croire que je vous oublie.* (Eugénie de Guérin, 1847)
 (b) [...] *pour sauver d'une punition peut-être un peu exagérée, mais juste au fond, **on ne sait qui**, un voleur, un drôle évidemment, il faudra que tout un pays périsse !* (Hugo, 1881)
 (c) *Je vous le demande... est-ce raisonnable à lui, qui a de si grosses affaires à Paris... des entreprises de toutes sortes... la Bourse... un journal... **Dieu sait quoi** !* (Mirbeau, 1903)

Toujours à conditions pragmatiques équivalentes, SQ peut être reçu dans ces exemples soit comme une énonciation commentative autonome, soit comme un ProSN de même rang syntaxique que les SN avoisinants, sans que l'une des deux analyses s'impose au détriment de l'autre :

Analyse 1 :

E ₁ avec phénomène de liste		E ₂ parenthétique
(accusez _V	la poste _{SN}	
	les commissionnaires _{SN}	
		(je ne sais qui) _{C₂}
	tout le monde _{SN}) _{C₁}	

Analyse 2 :

E avec phénomène de liste	
(accusez _V	la poste _{SN}
	les commissionnaires _{SN}
	je-ne-sais-qui Pro-SN
	tout le monde _{SN}) _{C₂}

L'effet recatégorisateur du contexte est particulièrement efficace dans les séquences du type *s'enfuir quelque part, on ne sait où*, où SQ se trouve « mis en liste » avec un indéfini.

2.3.3. Métanalyse *E explicitante* / *ProSN indéfini*

Nous avons déjà rencontré plus haut, § 2.1, ex. (3), des contextes où une première *E*, incluant un *V* à valence non saturée, précède une *E explicitante*, glosant un actant implicite, sémantiquement impliqué par ce *V*. Les exemples suivants sont de même nature, à ceci près que la glose se résume à un aveu d'ignorance sur l'identité de cet actant :

- (16) (a) [...] *je m'imagine en vous je ne sçay quoi, qui me fait aymer passionnément, je ne sçay qui.* (Voiture, 1648)
(b) *Aussi, quelqu'un ayant déterré, on sait où, un buste de Sieyès en abbé [...]* (Las Cases, 1823)
(c) *Je ne sais qui a rencontré au Bois de Boulogne le gros Zola bicyclant avec sa maîtresse, pendant que sa femme voyage toute seule, je ne sais où.* (Edmond & Jules de Goncourt, 1896)

Comme les parenthèses incluses dans des énumérations (15), les suites (16) sont propices à une métanalyse : selon une première interprétation, le *V* précédant SQ est en construction absolue (*aymer* \emptyset_{obj} = *être amoureux* ; *déterrer* \emptyset_{loc} = *sortir de terre* ; *voyager* \emptyset_{loc} = *être en voyage*) ; SQ forme dans ce cas une énonciation indépendante, explicitant après coup soit un actant impliqué par le *V*, soit un circonstant plus ou moins attendu. Selon une seconde interprétation en revanche, la réaction du *V* est d'emblée saturée par SQ, qui fonctionne dès lors en position de SN. Ces deux interprétations concurrentes (macro-syntaxique vs micro-syntaxique) constituent un troisième contexte métanalytique favorable à une coalescence et à une transcatégorisation de SQ.

2.3.4. Métanalyse *E explicitante après interruption* / *ProSN indéfini*

Enfin, dans certains de mes exemples (voir aussi (25) *infra*), des indices typographiques permettent de soupçonner qu'une première clause a été abandonnée, laissant insaturée la valence d'un de ses constituants :

- (17) (a) *Tu me caches... dieu sait quoi !* (Bernstein, 1913)
(b) *Les parents regorgeaient d'une fortune acquise, Dieu scait comment ;* (Diderot, 1779)

Suite à une telle E interrompue, E(SQ) peut, au départ au moins, servir à expliciter la cause de cet abandon. Dans une seconde analyse, son matériau verbal est cependant susceptible, une fois de plus, de venir saturer la valence du constituant en question. La ritualisation de telles réfections — sans doute bien plus fréquentes à l’oral qu’à l’écrit — vient donc alimenter les contextes propices au changement de statut de SQ.

2.4. *Changement ou évolution ?*

Dans son ouvrage de 1929, Frei proposait de distinguer entre ce qu’il appelle un *changement statique*, ou *changement tout court*, et un changement diachronique ou *évolution* :

- (18) *Nous appellerons changement statique, ou changement tout court, tout passage réversible, c.à.d. dont le terme initial peut être spontanément rétabli par les sujets. Dans le cas inverse, nous parlerons d’évolution.*
(Frei, 1929 : 29)

Frei illustre son propos par le sort contrasté de deux abréviations : *perm* pour *permission* dont le terme initial demeure récupérable, et *dèche* (= *dénuement*, *besoin*) qui a, lui, cessé d’être ressenti comme une troncation de *déchéance*. Les séquences SQ du français sont engagées pour leur part, comme le montrent les exemples étudiés ci-dessus, dans une coalescence qui se traduit par une variation de statut et une métanalyse sur le très long terme. La question est en fait posée de savoir si nous avons affaire, dans les termes de Frei, à un *changement statique* ou à une *évolution*. En faveur de la première solution, on peut citer la coexistence, depuis le seizième siècle en tout cas, de suites *S prép Q* et *prép SQ* — alors que dans le cas très voisin de *n’importe Q*, le témoignage des corpus à disposition indique, à partir des années 1830, une éviction plus nette du type *n’importe à qui* au profit du type *à n’importe qui* (Béguelin, 2002). En faveur d’une *évolution*, on peut noter en revanche l’absence, dans les exemples examinés jusqu’ici, du forclusif de la négation : *je ne sais qui* et non *je ne sais pas qui*. Du point de vue du français contemporain, la négation limitée à *ne* est indubitablement un archaïsme : sa présence contribue peut-être, du côté des jeunes générations, à faire basculer en faveur de l’indéfini l’interprétation potentiellement ambiguë d’exemples comme (15), (16), (17)... Reste qu’il ne s’agit là que d’un indice ; l’*évolution*, au sens de Frei, n’est pas prouvée pour autant, et l’hypothèse d’une métanalyse stabilisée reste jusqu’à nouvel ordre parfaitement défendable.

2.5. Renouveau lexical, remotivation

En rapport avec ce point, il est intéressant de procéder à une rapide incursion dans le français plus « avancé », à la recherche de tournures contenant le verbe

savoir modalisé par la négation discontinue *ne...pas* ou par la négation réduite *pas* (variante réputée familière), afin d'examiner le comportement de telles suites au regard du changement qui nous occupe. Je retiendrai uniquement ici le cas de *on ne sait pas Q*. Les corpus fournissent, sans surprise, des emplois où *(ne) pas S* est V constructeur, constituant des E autonomes avec interrogative complète ou elliptique (19a-b) ; ils fournissent aussi un lot d' E parenthétiques (19c-e), dont l'une glose *a posteriori* un indéfini ((19e), cf. la fin du § 2.3.2.) :

- (19) (a) *Il ajoute fermement : nous dormirons dans la voiture, on ne sait pas qui traîne sur les routes en ce moment.* (Sartre, 1949)
 (b) - [...] *Elle a ensuite appelé Monte Carlo...*
 - *Quel numéro ?*
 - *L'Hôtel de Paris...*
 - *On ne sait pas qui ?* (Simenon, 1958)
 (c) *On a ça dans le sang... ça serai[t] un pouvoir qui nous serez [serait] insufflez [é], on ne sait pas par qui :* (Internet, orthographe d'origine)
 (d) *Et elle mange des trucs préparés (on sait pas par qui) et c'est écrit dessus ce que c'est.* (Internet)
 (e) <...> *il y a un silence, puis quelqu'un murmure : QUELQU'UN, on ne sait pas qui.* (Anouilh, 1977)

Mais, de manière plus instructive, la tendance au couplage est également attestée pour *on ne sait pas Q*. Elle est à l'oeuvre dans l'extrait suivant, qui rappelle en tout point (8e-g) ci-dessus, à la forme de la négation près :

- (20) ... *primes ou dotat[i]ons sont détournés on ne sait pas par qui* (sic, Internet)

La syntaxe interne de *ne pas SQ* est ici identique à (19c). La banque de données FRANTEXT, consultée en septembre 2006, fournit une attestation univoque de *ne pas SQ* en contexte micro-syntaxique, assumant une fonction d'attribut de l'objet (21a) ; elle fournit aussi quelques attestations métanalytiques comme (21b), analogue à (16) :

- (21) (a) <...> *une femme de pêcheur qui se croyait on ne sait pas qui, une effrontée, une païenne* (Henri Queffélec, 1944)
 (b) *Dans l'après-midi, le chat s'en va on ne sait pas où, et Jeanne quitte la maison pour aller choisir au jardin les poireaux, la salade, les carottes, le persil, les navets.* (Dhôtel, 1930)

L'exemple (21a) est isolé dans ce corpus essentiellement littéraire. Cependant il est facile de glaner sur Internet une série d'attestations post-prépositionnelles de

ne pas SQ (22a) et aussi de *pas SQ*, avec la forme tronquée de la négation, courante en français informel (22b) :

- (22) (a) *une banque de donnée accessible par **on ne sait pas qui**, imaginons que cela est communiqué à d'autres entreprises, ils bloquerons [t] aussi le MAJ ou autre ...* (Internet, sic ; 348 résultats du même genre)
(b) *Faire le standard, corriger les CR, répondre aux commandes, retrouver les documents perdus par **on sait pas qui**, préparer les réponses aux appels d'offres, ...* (Internet : 266 résultats du même genre)

Ces exemples univoquement micro- attestent la permanence et la vitalité de la coalescence des aveux d'ignorance, qui n'est donc pas limitée en français à la suite morphologiquement archaisante *je ne sais Q*, *on ne sait Q*. Pour preuve également, des spécimens comme (23) :

- (23) (a) *<...> la famille nombreuse de cette nana vivant, à **nul ne pouvait dire combien**, dans une bâtisse croulante de la rue Philippe-de-Girard.* (Simonin, 1977)
(b) *Mais le feu, c'est sûr maintenant, rien ne l'arrêtera ; rien sauf les pompiers, peut être ! tiens les voilà justement, prévenu par **va savoir qui*** (Internet, orthographe d'origine)
(c) *je te parie qu'ils vont encore faire la guerre à **va savoir qui**.* (Internet)
(d) *Super les poulets boucanés cuits dans des vieux bidons de "**j'veux pas savoir quoi**".* (Internet)

Tous post-prépositionnels, ces extraits témoignent à leur tour d'une propension à utiliser, en lieu et place de ProSN indéfinis, des (ex-)énonciations exprimant un aveu d'incertitude, quel que soit leur contenu lexical précis. De même dans (24), tiré des cas de « couplage » étudiés par Deulofeu :

- (24) *il avait **on aurait dit une tonsure** là* (oral, Deulofeu, 1989: 129)

L'énoncé « couplé » porte en l'occurrence une modalité d'incertitude exprimée par le conditionnel passé du verbe *dire*. Quant à (25), il réunit deux exemples similaires où une énonciation explicite, à contenu épistémique au sens large, vient investir la place du SN attendu comme régime d'une préposition :

- (25) (a) *Elle revenait du champ de courses d'Auteuil... elle repartait pour, **je ne demandais pas où**, je me serais pas permis.* (Boudard, 1995)

(b) avec un commentaire de *de de- je ne connais que lui* (oral, printemps 2006 \cong <je ne retrouve pas son nom pourtant> *je ne connais que lui*)

Tout se passe ici comme si un SP était esquissé, puis interrompu²⁶ par un aveu d'ignorance à fonction justificative (noter, dans (b), le relent paradoxal de la justification). Comme on l'a vu à propos de (17), il est plausible de penser que des réfections de ce genre peuvent, en se routinisant, contribuer à l'intégration micro- de séquences SQ au sens large²⁷. Voici, pour terminer, un rare exemple d'une forme positive de SQ à la première personne²⁸, extrait d'un message personnel paru dans le quotidien *Libération*,...

(26) Comment retrouver la boule, donne-moi une heure de RV **je sais où**.
(*Libération*, 18-19.11.2006)

... où la séquence SQ semble bien, une fois encore, investir une position micro-, en tant que régime focalisé de *donner une heure de rendez-vous*.

2.5. Synthèse provisoire

J'ai montré ci-dessus que le devenir des séquences SQ en français est conditionné par les circonstances suivantes :

(i) Dans certains contextes micro-syntaxiques, pour des raisons de pertinence informationnelle, SQ, initialement stratifié informationnellement, est porté à se déstratifier, avec à la clé une réanalyse syntaxique (13).

(ii) Dans d'autres contextes, macro-syntaxiques cette fois, comme les parenthèses commentatives insérées dans des énumérations (15), les gloses explicitantes de compléments zéro (16) ou de compléments indéfinis (18e), une énonciation E (SQ) tend à être réinterprétée comme un

²⁶ Cf. la ponctuation dans (25), la répétition de la préposition *de* dans (25b), signal d'une recherche lexicale en cours.

²⁷ (17a) présente, juste avant SQ, des points de suspension, signaux d'hésitation fonctionnellement analogues à la répétition de la préposition suivie de pause que l'on observe dans (25b). Comparer aussi cet emploi délocutif aimablement transmis par Gilles Corminboeuf :

Cette traînée, cette fille des rues, cette on ne sait pas quoi, cette on n'ose pas dire... (Ramuz, *La beauté de la terre*). Cf. *supra* n. 23.

²⁸ *Je sais où* sert plutôt d'habitude, me semble-t-il, à éviter tout en le suggérant un désignateur plus ou moins inconvenant, dans des formulations à caractère euphémique : *il mériterait un coup de pied je sais où* = *un coup de pied quelque part / là où je pense* = *un coup de pied au derrière*. Mais la question mériterait une enquête plus sérieuse.

constituant de même rang que le ou les élément(s) commenté(s) ou glosé(s).

(iii) Enfin, dans des contextes de *réfection* comme (17) ou (25), après un V recteur ou une préposition initiale de SP, l'insertion de SQ ou d'une énonciation à caractère épistémique tend à se routiniser, ce qui favorise également une réinterprétation micro- de SQ.

Certains de mes exemples permettent, de manière particulièrement favorable, d'observer l'influence (ou la pression) exercée par l'ordre syntagmatique sur l'ordre paradigmatique. C'est le cas dans les énumérations (15), mais aussi dans (13), reproduit ci-après :

- (13) *Un soir, je ne sais qui fit une grimace, une autre sourit, une troisième dit un bon mot, et voilà le rire qui fait le tour de la classe, <...>* (Sand, 1855)

L'interprétation de SQ comme un indéfini va de pair ici avec l'hypothèse d'un parallélisme structurel entre les trois constructions verbales figurant en gras : on y lit trois structures successives [SN SV], plutôt qu'une [V₀P] suivie de deux [SN SV].

3. Observations conclusives

3.1. Saisir les conditions de la métanalyse

Dans les nombreuses langues où ils sont attestés, les changements qui affectent les aveux d'ignorance gagneront à être envisagés de façon située, au sein des contextes pragma-syntaxiques où ils adviennent. Car si les suites de type SQ évoluent, dans plusieurs langues²⁹, en direction de l'indéfini, ce n'est pas en vertu d'une vocation sémantique interne ou inhérente. De ce point de vue, les « clinées » de grammaticalisation (de type *SQ* > *indéfini*) prêtent à confusion : opérant sur des formes doublement isolées, extraites à la fois des discours où elles apparaissent et des systèmes linguistiques qui les intègrent, elles portent à penser qu'elles incluent en elles-mêmes l'explication du changement constaté, ce qui est inexact. Une grammaticalisation comme celle qui nous intéresse n'opère pas hors contexte : c'est dans des usages bien précis qu'il faut aller en chercher l'explication. Là où j'ai pu l'observer, le changement *SQ* > *indéfini* est principalement lié, en français, à l'existence de contextes métanalytiques, propices à une réinterprétation de relations de type macro-syntaxique en

²⁹ Voir les exemples de vieil anglais, vieux norrois, vieux slave, bulgare, etc. réunis par Haspelmath 1997 : 131. Dans ces langues qui sont toutes de souche européenne, il conviendrait d'ailleurs de mesurer l'impact qu'a pu exercer le modèle du latin *nescio Q*.

relations de type micro-syntaxique (cf. (4) et (4') et § 2.5. *supra*). Ces situations de métanalyse favorisent la mutation catégorielle et sémantique constatée : peut-être en conditionnent-elles l'émergence. Sous cet angle, il y a réellement du sens à dire que le discours alimente la grammaire, et que la langue, au sens saussurien, est retravaillée par la parole. Beaucoup reste à faire cependant pour modéliser, dans leur diversité et leur complexité, les conditions dans lesquelles prennent naissance les changements linguistiques. Car si les chercheurs s'entendent en gros pour affirmer que tout changement est ancré dans la variation sociale ou synchronique, rares sont ceux qui s'attachent à rendre compte méthodiquement des conditions de la variation, plutôt que de formuler, de manière prématurée, des conclusions sur la « directionnalité » des évolutions. Il est d'ailleurs douteux, de ce point de vue, que l'on puisse se fier simplement aux préjugés en vigueur sur l'orientation érosive « naturelle » des changements linguistiques : du concret à l'abstrait, de l'objectif au subjectif, etc. Dans l'attente de travaux suffisamment documentés sur les conditions des changements, de nature à cautionner les généralisations typologiques, il faut avoir en tête les risques découlant de l'absence de vision ancrée des phénomènes, et de l'attention trop exclusive portée à un sous-ensemble d'entre eux. Comme le signalent Boone & Pierrard 1998, dans la foulée de G. Guillaume :

- (27) [...] *il existe en réalité deux diachronies superposées : la première, dont la grammaire historique traditionnelle donne une image suffisante, est destructive, alors que la deuxième est constructive* (Leçons, 1989 : 1-2). [...] *Il y a une restructuration systémique constante. [...] l'histoire des systèmes, c'est-à-dire « la diachronie des synchronies », devrait, selon Gustave Guillaume, se trouver au centre des recherches linguistiques. Dans cette perspective ce ne sont pas les formes particulières soumises au changement qui sont importantes, mais bien les rapports qui s'établissent entre ces formes.* (Boone & Pierrard, 1998 : 7 ; pour la conception saussurienne de l'étude diachronique, cf. Béguelin, 2007).

3.2. Épilogue : grammaticalisation, réanalyse, gradualité...

Le cas des séquences SQ étudié ci-dessus relève-t-il, en définitive, de la grammaticalisation ? Oui sans doute, si l'on s'en tient à la définition initiale de Meillet (§ 1.2.1.), et bien que celui-ci n'ait pas tenu compte, dans son article, du fait que les catégories pouvaient être alimentées non seulement par des « mots », mais aussi par des énonciations. Non, vraisemblablement, si l'on prend grammaticalisation au sens de Haspelmath (§ 1.2.4.), car le processus constaté pour SQ n'est pas graduel, du moins au sens des échelles présentées sous (2) : la propriété de SQ est en effet de sauter *sans intermédiaire* du statut d'énonciation autonome au statut de SN (voire au statut de N dans les emplois délocutifs : cf.

n. 23). Toutefois, il n'y a là qu'un banal problème d'étiquetage, dépourvu en soi de véritable enjeu scientifique. Ce qui importe bien davantage, c'est de comprendre les mécanismes du changement observé et d'en tirer, si possible, des généralisations. On peut ainsi relever le rôle constant et important que jouent, dans l'émergence de métanalyses, les routines pragma-syntaxiques de type E_1 action + E_2 explicitation. Ce rôle peut être démontré en français non seulement dans le cas de SQ, mais aussi dans celui de *n'importe Q* et d'autres « parataxes » candidates à coalescence (*ça fait* ou *il y a* + expression d'un laps de temps, etc.³⁰) On peut relever en outre le caractère *discret*, au double sens de « peu manifeste » et de « séparé, disjoint », de la métanalyse, pivot de toute réinterprétation. La notion de continuum ou de gradualité, si volontiers invoquée dans l'étude des faits diachroniques (cf. n. 6), entraîne quant à elle bien des malentendus : en effet, la gradualité des phénomènes mis d'autorité en file par le diachronicien n'implique nullement la gradualité dans les mécanismes de (re)conceptualisation de la chaîne linguistique par les sujets parlants. Du point de vue des locuteurs, on voit mal, du reste, comment un changement de catégorie pourrait s'opérer de manière graduelle. La (re)conceptualisation a forcément lieu d'un coup et sans étape intermédiaire : elle a un caractère catastrophique, même si les effets n'en sont pas immédiatement visibles (tel est, on l'a vu, la définition même de la métanalyse : § 2.3.) Malheureusement, et en dépit des réflexions profondes que Saussure a livrées à ce sujet (1916 : 251-258), deux points de vue sur les faits, celui du savant et celui du locuteur, restent souvent confondus dans les études diachroniques. Ainsi Bart Defranq³¹ a-t-il récemment plaidé (à tort selon moi) en faveur d'une gradualité de la grammaticalisation de *n'importe Q*. Ce qu'il a en fait montré, c'est une gradualité dans la *manifestation graphique*³² du phénomène. Cette gradualité-là ne remet pas en cause le caractère abrupt de la réanalyse, prouvée autour des années 1830 par l'apparition de séquences *prép. n'importe Q* dans des contextes où l'on trouvait précédemment *n'importe prép. Q*.

RÉFÉRENCES

- AUER Peter, 1998. « Zwischen Parataxe und Hypotaxe. 'Abhängige Hauptsätze' im gesprochenen und geschriebenen Deutsch », *InLiSt - Interaction and Linguistic Structures* 2.
- BALLY Charles, 1944. *Linguistique générale et linguistique française*, 2e édition, Berne, Francke.

³⁰ Cf. (3)-(5) *supra* et Béguelin, 2002. Voir aussi Borillo, 1996, Choi-Jonin 2005, ainsi que cet exemple du corpus de Mathieu Avanzi : *et je suis tombé c'était mon frère* (= *et je suis tombé sur qqn* <i.e. au téléphone> *c'était mon frère*) (oral).

³¹ Defranq, 2006. L'étude est par ailleurs excellente.

³² *N'importe Q* ayant tendance à être écrit d'un seul tenant, sans blanc graphique, en particulier dans les graphies non standard glanées sur l'internet.

- BÉGUELIN Marie-José, 2000. « Des clauses impersonnelles aux constituants phrastiques : quelques axes de grammaticalisation », in P. Seriot & A. Berrendonner (éds), *Le paradoxe du sujet. Les propositions impersonnelles dans les langues slaves et romanes*, Cahiers de l'ILSL n° 12, Lausanne, 2000, 25-41.
- BÉGUELIN Marie-José, 2002. « Routines syntagmatiques et grammaticalisation : le cas des clauses en *n'importe* », in Leth Andersen H. & H. Nølke (éds), *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, Actes du Colloque international d'Aarhus, 17-19 mai 2001, Berne, Peter Lang, coll. Sciences pour la communication : 43-69.
- BÉGUELIN Marie-José, à par. « Grammaticalisation et renouvellement formel de *en veux-tu en voilà* », in Olivier BERTRAND et alii, *Discours, diachronie, stylistique du français*, Peter Lang, coll. Sciences pour la communication, à par. fin 2007.
- BÉGUELIN Marie-José & Gilles CORMINBOEUF, 2005. « De la question à l'hypothèse : aspects d'un phénomène de coalescence », in : ROSSARI *et al.* (dir.) : 67-89.
- Béguelin Marie-José, 2007. « La langue et le temps. Analyse objective, analyse subjective et théorie de la grammaticalisation », preprints du Colloque *Révolutions saussuriennes*, Genève, 19-22.6.2007(<http://www.saussure.ch/preprints/Beguelin.pdf>)
- BÉGUELIN Marie-José, Mathieu AVANZI & Gilles CORMINBOEUF, éds, *La Parataxe*. Actes du 1^{er} Colloque suisse de Macro-syntaxe, Neuchâtel, 12-15 février 2007.
- BENVENISTE Émile, 1966. *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- BERRENDONNER, Alain, 1986. « Stratégies morpho-syntaxiques et stratégies argumentatives », *Protée*, vol. 15, no 3, Chicoutimi, 48-59.
- BERRENDONNER Alain, 2002a. « Les deux syntaxes », *Verbum* XXIV, 23-35.
- BERRENDONNER Alain, 2002b. « Morpho-syntaxe, pragma-syntaxe, et ambivalences sémantiques », in LETH ANDERSEN, Hanne & Henning NØLKE, éds, 23-41.
- BERRENDONNER Alain, 2003a. « Éléments pour une macro-syntaxe: Actions communicatives, types de clauses, structures périodiques », in: SCARANO Antonietta (a cura di), 93-110.
- BERRENDONNER Alain, 2003b. « Grammaire de l'écrit vs grammaire de l'oral : le jeu des composantes micro- et macro-syntaxiques », in Rabatel, A. (ed.) *Interactions orales en contexte didactique : mieux (se) comprendre pour mieux (se) parler et pour mieux (s')apprendre*, Lyon : Presses Universitaires.
- BERRENDONNER Alain, à paraître. « L'alternance *que / #*. Subordination sans marqueur ou structure périodique ? », in Dan VAN RAEMDONCK, éd., Actes du Colloque *Modèles syntaxiques*, Bruxelles, 6-8 mars 2003.
- BERRENDONNER Alain & Marie-José [REICHLER-]BÉGUELIN, 1989. « Décalages. Les niveaux de l'analyse linguistique », *Langue française* 81 : 99-125.
- BLANCHE-BENVENISTE Claire, 2003. « *Quelqu'un, quelque chose, quelque part, quelquefois* », *Verbum* XXV, 3. 277-290.
- BLANCHE-BENVENISTE Claire & al., 1984, *Pronom et syntaxe. L'approche pronominale et son application au français*, Paris, SELAF.
- BLANCHE-BENVENISTE Claire & al., 1990. *Le français parlé, études grammaticales*, Paris, Éditions du CNRS.
- BLANCHE-BENVENISTE Claire, 2001. « Auxiliaires et degrés de verbalité », in *Les grammaires du français et les mots outils*, Actes du Colloque de Tours, *Syntaxe et sémantique* no 3 : 76-97.
- BLANCHE-BENVENISTE Claire & Dominique WILLEMS, à par. « Un nouveau regard sur les verbes 'faibles' », à paraître dans *BSL*.
- BLANCHE-BENVENISTE Claire & Colette JEANJEAN, 1987. *Le français parlé. Édition et transcription*, Paris, Didier-Érudition.
- BLINKENBERG Andreas, 1950. *Le problème de l'accord en français moderne. Essai d'une typologie*, Copenhague.

- BOONE Annie & Michel PIERRARD (éds), 1998. *Les marqueurs de hiérarchie et la grammaticalisation*, *Travaux de linguistique* 36, Bruxelles : Duculot.
- BORILLO Andrée, 1996. « Les relations temporelles entre phrases : subordination et parataxe », in Claude MULLER, éd., *Dépendance et Intégration syntaxique*, Tübingen : Niemeyer.
- BRINTON Laurel J. & Elizabeth Closs TRAUGOTT, 2005. *Lexicalization and Language Change*, Cambridge, New York: Cambridge Univ. Press.
- CAMPBELL Lyle, 2001. « What's wrong with grammaticalization ? », *Language Sciences*, 23 : 113-161.
- CHOI-JONIN Injoo, 2005. « Les subordinations spatio-temporelles sans marque segmentale », in F. LAMBERT F. & H. NOLKE, *La syntaxe au cœur de la grammaire. Recueil offert en hommage pour le 60^e anniversaire de Claude Muller*, Presses universitaires de Rennes :55-64.
- CHOI-JONIN Injoo & Elisabeth Delais-Roussarie, 2006. « L'association de propositions sans marque segmentale en français parlé : étude syntactico-prosodique », publication électronique.
- CULICOVER P. & JACKENDOFF R., 1999. « The View from the Periphery : The English Comparative Correlative », *Linguistic Inquiry* 30/4, 543-571.
- DEFRANCO Bart, 2006. « Étudier une évolution linguistique 'en ligne' : n'importe et peu importe ». *Le français moderne*, 74^e année, no 2.
- DEULOFEU José, 1988. « La syntaxe de Meillet et l'analyse des langues parlées », in C. BLANCHE-BENVENISTE, A. CHERVEL, & M. GROSS, *Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*. Aix-en-Provence : PUP, 181-202.
- DEULOFEU José, 1989. « Les couplages de constructions verbales en français parlé : effet de cohésion discursive ou syntaxe de l'énoncé », *Recherches sur le français parlé* 9, 111-141.
- FREI, Henri, 1929. *La grammaire des fautes*, Genève, Reprints Slatkine.
- GADET Françoise, éd., 1997. *La variation en syntaxe*, *Langue française* 115.
- GIACALONE RAMAT A. & HOPPER P.J. (éd.), 1998. *The limits of grammaticalization*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.
- GOOSSE-GREVISSE = GREVISSE Maurice, *Le bon usage*, 13e éd. refondue par André GOOSSE, Paris-Gembloux, Duculot, 1993.
- GRUPE DE FRIBOURG, à par., *Grammaire de la période*.
- HASPELMATH Martin, 1996, *Indefinite pronoun*, Oxford: Oxford University Press.
- HASPELMATH Martin, 1998. « Does grammaticalization need reanalysis ? », *Studies in language*, 22, 315-351.
- HASPELMATH Martin, 1999. « Why is grammaticalization irreversible ? », *Linguistics* 37-6:10043-1068.
- HASPELMATH Martin, 2004. « On directionality in language change with particular reference to grammaticalization », in Fischer Olga et al., éds, *Up and down the Cline – The Nature of Grammaticalization*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- HARRIS Alice C. & Lyle CAMPBELL, 1995. *Historical syntax in cross linguistic perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HEINE Bernd, 2003. « Grammaticalization », in Joseph B. & Janda R., *The Handbook of Historical Linguistics*, Malden, MA : Blackwell, 575-601.
- HEINE Bernd et alii, 1991. *Grammaticalization : A Conceptual Framework*, University of Chicago Press, Chicago.
- HJELMSLEV Louis, 1968. *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit (édition originale : 1943).

- HOPPER Paul J., 1987. « *Emergent grammar* », *Berkeley Linguistics Society* 13: 139-157.
- HOPPER Paul J. & Elizabeth Closs TRAUGOTT, 1993. *Grammaticalization*, Cambridge: Cambridge University Press.
- INKOVA Olga, à par. « Les indéfinis russes de la série Bog znaet / Bog vest' ('Dieu sait') », in Catherine SCHNEDECKER & Georges KLEIBER (éds.), *La quantification et ses domaines*, Presses Universitaires de Caen, coll. Syntaxe et sémantique.
- JACOBS Joachim, VON STECHOW Arnim, STERNEFELD Wolfgang & Theo VENNEMANN, éds, 1995. *Syntax. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*, Berlin- New York, Walter de Gruyter, 2 tomes.
- JESPERSEN Otto, 1976 (= 1922). *Nature, évolution et origines du langage*, Paris, Payot.
- JOSEPH B. & JANDA R., 2003. *The Handbook of Historical Linguistics*, Malden, MA : Blackwell.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2005. *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin.
- KRIEGL Sybille, dir., 2003. *Grammaticalisation et réanalyse. Approches de la variation créole et française*, Paris, Éditions du CNRS.
- LANGACKER Ronald W., 1977. « Syntactic reanalysis », in Li Charles (ed.): 57-139.
- LEHMANN Christian, 1989. « Grammaticalisierung und Lexicalisierung », *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*, Bd 42, 1: 11-19.
- LEHMANN Christian, 2002. « New reflections on grammaticalization and lexicalization », in WISCHER Ilse & Gabriele DIEWALD., *New Reflections on Grammaticalization*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- LEHMANN Winfred P., 1992, *Historical Linguistics*, third edition, London and New York, Routledge.
- LETH ANDERSEN Anne & Henning NØLKE (éd.), 2002. *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, Actes du Colloque de Aarhus, Berne, Peter Lang.
- LEUSCHNER Torsten, 1998. « At the boundaries of grammaticalization. What interrogatives are doing in concessive conditionals », in GIACALONE RAMAT & HOPPER, eds, 159-187.
- LI Charles (ed.), 1977, *Mechanisms of Syntactic Change*, Austin: University of Texas Press.
- LICHTENBERK, F., 1992. « On the gradualness of grammaticalization », in TRAUGOTT E.C. & B. HEINE, eds, *Approaches to grammaticalization*, Amsterdam-Philadelphia, Benjamins, vol. 1: 37-80.
- LIGHTFOOT, David, 1999. *The Development of Language: Acquisition, Change, and Evolution*, Oxford: Blackwell.
- LIGHTFOOT, Douglas J., 2005. « Can the lexicalization/grammaticalization distinction be reconciled ? », *Studies in Language* 29/3 : 583-615.
- MCDANIELS, Todd, 2003. « What's wrong with reanalysis ? », *Toronto Working Papers in Linguistics* 21 : 81-88.
- MARCHELLO-NIZIA Christiane, 2006. *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles : De Boeck.
- MEILLET Antoine, 1912. « L'évolution des formes grammaticales », *Scientia (Rivista di scienza)* vol. XII, no XXVI, 6, repris dans *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1975 : 130-148.
- MELIS Ludo & Piet DESMET, 1998. « La grammaticalisation: réflexions sur la spécificité de la notion », in BOONE & PIERRARD, éds, 13-26.
- NEUMEYER Fritz J., 2001. « Deconstructing grammaticalization », *Language Sciences*, 23, p. 187-229.
- PRÉVOST Sophie, 2003. « La grammaticalisation : unidirectionnalité et statut », *Le Français Moderne*, LXXI (2), p. 144-166.

- PREVOST Sophie, 2006. « Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes », *Cahiers de Praxématique* 46.
- RIEGEL Martin *et al.*, 1996. *Grammaire méthodique du français*, 2e éd., Paris, P.U.F.
- ROSSARI Corinne *et al.* (sous la direction de), *Les états de la question*, Québec : Éditions Nota Bene.
- SAUSSURE, Ferdinand de, 1916. *Cours de linguistique générale*, 1e éd. par C. Bally et A. Sechehaye 1916, 2e éd. 1922, 3e éd. 1931 ; éd. de T. DE MAURO, Payot, 1972 ; éd. critique et synoptique de Rudolf ENGLER, Wiesbaden, Harrassowitz, dès 1967.
- SAVELLI Marie-Josée, 1993. *Contribution à l'analyse macro-syntaxique. Les constructions « siamoises » du type « plus v1... plus v2... »*, 2 tomes, thèse de doctorat nouveau régime, Université de Provence, Aix-Marseille 1.
- SCARANO Antonietta (a cura di), 2003. *Macro-syntaxe et pragmatique. L'analyse linguistique de l'oral*, Roma, Bulzoni Editore.
- SIMONE, Raffaele, 1997. « Une interprétation diachronique de la dislocation à droite dans les langues romanes », *Langue française* 115, 48-61.
- SPERBER Dan & Deirdre WILSON, 1986, *Relevance. Communication and Cognition*, London, Blackwell (= 1989, *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minit))
- TRAUGOTT Elizabeth Closs, 2003. « Constructions in grammaticalization », in Joseph B. & Janda R. éds, 624-647.
- WISCHER Ilse, 2000. « Grammaticalization versus lexicalization. 'Methinks' there is some confusion », in Fischer Olga *et al.*, *Pathway of change. Grammaticalization in english*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.